

LE MONDE ILLUSTRE

MONTREAL, 2 FEVRIER 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—Carnet du *Monde Illustré*. — Bibliographie. — La légende napoléonienne (avec gravure), par Jean des Érables. — Bataille du 26 octobre 1813 (avec plan), par Benjamin Sulte. — Question historique, par M. Dufaut. — Nouvelle inédite : Exilé par lettre de cachet, par Régis Roy. — Poésie : A mon filleul, par François Asselin. — La colonie italienne à Montréal. — Dégradation du capitaine Dreyfus. — La prise de Ghéok-Tépe. — Nouvelles à la main. — Poésie ; Photographies. — Le coin des enfants : Un héros de douze ans ; La patte de dindon. — Le jeu de dames. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Feuilleton : Le secret d'une tombe, par Emile Richebourg.

GRAVURES : La guerre Sino-Japonaise : Train des équipages ; Bataille de Kusan. — Dégradation du capitaine Dreyfus : La parade d'exécution dans la cour de l'École militaire. — Plan de la bataille de Châteauguay. — Portraits : Les RR. PP. Augustin et Leonardo. — Presbytère de Saint-Grégoire. — Tramway électrique sur le chemin du Sault-au-Récollet.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRE réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRE, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.

NOS PRIMES

LE CENT VINGT-HUITIÈME TIRAGE

Le cent vingt-huitième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRE, (numéros datés du mois de JANVIER), aura lieu samedi, le 2 FEVRIER, à 2 heures de l'après-midi, dans nos bureaux, 40, Place Jacques-Cartier.

Le public est instamment prié d'y assister.



Un journal de Montréal disait dernièrement que, parmi les sans travail assemblés l'autre jour devant l'hôtel de ville, se trouvaient beaucoup d'anciens cultivateurs qui avaient abandonné leurs terres pour venir végéter dans notre cité.

Le fait est malheureusement trop vrai et notre pays n'échappe

pas plus que les autres à cet encombrement des villes aux dépens de la campagne.

Un jour, nous dit un écrivain français, à Angoulême, trois paysans, le père, un jeune homme et une jeune fille, entrent chez un horloger. Ils veulent une montre pas chère, mais garantie.

Or, les montres qu'on garantit sont d'un prix assez élevé, les autres sont bon marché, mais non garanties, mais le père n'en veut pas.

—C'est trop cher au prix où nous vendons le blé, nous ne nous y retrouverions pas. Mieux vaut attendre.

Le jeune homme et la jeune fille se taisent, mais il est visible qu'ils ont le cœur gros et que cette montre, ils l'ont depuis longtemps désirée, convoitée.

Ils vont s'éloigner, mais d'un coin du magasin sort un nouveau personnage qui s'approche du groupe.

—Vraiment, vous ne pouvez acheter cette montre ? Vous gagnez donc bien peu ?

—Oui, monsieur, les paysans ne sont pas riches par le temps qui court.

—Eh bien ! vous aurez votre montre. Promettez-moi, vous et votre fils, de ne jamais abandonner la campagne pour la ville et de toujours cultiver la terre. Si vous me le promettez, je vous offre la montre, moi, et je m'en rapporte à votre parole.

Le marché est conclu. L'acheteur sort sans attendre de remerciements.

Cet acheteur était Déroulède.

* * * L'auteur des *Chants du soldat* avait raison ; il savait que le bon cultivateur fait un bon citoyen, un bon soldat, un patriote.

Il savait bien que ce n'est pas le cultivateur qu'on trouve derrière les barricades, ni dans les clubs louches où l'on bave contre les lois, les gouvernants et la société toute entière.

Maître après Dieu sur sa terre, comme un capitaine sur son navire, le cultivateur courageux ne compte pour vivre que sur ses bras et le ciel, et n'attend pas de *sauveur* politique qui lui promette plus de beurre que de pain.

Il n'est le serviteur de personne, il commande.

Comme d'autres, il a ses peines et ses épreuves ; parfois la moisson manque ou à peu près, mais il sait que le calme et les jours de soleil succèdent aux vents d'orage ; il espère, et, comme il aime profondément sa terre, de cet amour obstiné de paysan honnête, il reprend courage et travaille avec plus d'acharnement.

Rien n'épuise la terre, a dit Fénélon, plus ou déchire ses entrailles, plus elle est libérale.

* * * J'ai connu il y a quelque dix ans, un jeune cultivateur, Jean Michel, de Saint-Alphange,—ne cherchez pas sur la carte, vous ne trouveriez pas—dans le nord, près du pays du bon curé Labelle, et ce qui lui arriva vaut la peine d'être conté.

Jean n'était pas riche, il avait une terre que son père avait à moitié défrichée, au prix de bien des sueurs, mais le vieillard avait commencé ce travail dans un âge relativement avancé et avait été emporté, à la suite d'un accident.

Son fils pouvait vivre là, en travaillant dur et continuer l'œuvre du père, mais Jean qui avait reçu un quart d'instruction, se croyait appelé à d'autres destinées que celle du cultivateur. Il trouvait que la terre était bien basse et qu'il fallait trop se baisser pour la travailler. Il faisait des projets sans nombre et quand, vers le soir le soleil lançait ses dernières flèches d'or sur les bois et les coteaux, ce n'était pas le splendide spectacle qu'il avait sous les yeux

qu'il voyait, mais bien la ville lointaine, Montréal, où il était allé deux fois et dont le souvenir le poursuivait l'enfievrait toujours, depuis lors.

Jean aimait cependant une jeune fille de la paroisse, qui n'était pas insensible aux œillades du beau voisin, et celui-ci aurait depuis longtemps quitté le clocher natal, sans cet amour secret.

Quand ils se rencontraient Jean disait ses projets à Rose,—elle se nommait ainsi et l'églantine eut été jalouse de ses fraîches couleurs—il parlait longuement de la ville et ne cachait guère son dégoût pour le travail de la terre.

Rose ne discutait pas, elle avait peu de goût pour la controverse et se contentait de dire d'un ton très doux mais très convaincu : "j'aime la terre."

Un soir de fin mai, en sortant du mois de Marie, Jean qui cherchait Rose, vint à elle lui demanda la permission de la reconduire chez son père à la "maison rouge" et tous deux s'engagèrent dans la chemin qui conduisait à la maison de la bien-aimée.

Ces soirées de mai sont admirables dans notre beau Canada et je crois que nulle part on ne sent aussi profondément l'impression de bien-être, de soulagement, je dirais presque, de bonheur que l'on éprouve ici, à l'arrivée du printemps.

C'est que l'hiver a été si long, la nappe blanche qui couvrait la plaine est restée si longtemps étendue, les squelettes des arbres se sont balancés tristement depuis tant de mois, et le changement de décor est si subit qu'il semble qu'une fée bienfaisante a touché tout à coup la campagne toute entière de sa baguette féconde.

Ce soir là surtout était ravissant.

La brunante arrivait à peine, car dans ces jours le soleil a l'air de ne se coucher qu'à regret, et paraît vouloir rester plus longtemps au-dessus de l'horizon pour contempler son œuvre et sourire aux amoureux dont il met le cœur en joie.

Sur le bord du chemin, les renoncules dorées, les sanguinaires et les lys de la vallée aux corolles blanches semblaient dire tout bas leur prière du soir ; au-dessus d'elles, les senelliers et les cerisiers sauvages étalaient leurs grappes de fleurs étoilées, pendant que les grives, les mésanges et toute la gent ailée lançaient une dernière note dans l'air embaumé avant de se cacher la tête sous l'aile.

Et puis, il montait d'en bas cette bonne odeur de terre que l'on respire avec tant de plaisir, quand on en a été privé si longtemps.

Toute cette poésie grisante, les parfums et l'éclat de cette belle nature, jeune et fraîche épousée qui s'offre chaque printemps aux caresses du soleil immobile, tout cela semblait parler d'amour aux deux jeunes promeneurs absorbés par leurs pensées et émus des idées qui germent dans les têtes de vingt ans.

Jean se décida à parler.

Ce qu'il dit, vous le savez, vous qui avez entendu murmurer à votre oreille ces mots si doux et si étranges, qu'on les croirait empruntés à une langue nouvelle et que l'on n'entend qu'une fois dans sa vie.

Jean parla longtemps, comptant sur un aveu, il rappela les jours d'enfance, les jeux d'autrefois, les premières rencontres, les craintes et les espérances des derniers temps...

—Jean, si je consentais à devenir ta femme, abandonnerais-tu ta terre ? Voudrais-tu vivre à la ville ?

Le jeune homme s'arrêta, étonné, étourdi comme s'il avait reçu un coup à la tête. La question était nettement posée, il fallait y répondre. Son avenir allait se décider.

—Mais... mais... balbutia-t-il, tu sais, tu connais mes idées... Oh ! ma Rose, si tu savais